

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Eugène DEVAUD

La grande amie / Alfred Nello

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1900, tome 2, p. 11-16

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

LA GRANDE AMIE

La *Grande Amie* de Pierre L'Ermite est un bien beau livre. C'est la représentation concrète, vivante de la lutte acharnée entre la Terre et l'Usine.

La Terre, - elle est la Grande Amie, - a un admirable défenseur en Jacques de la Ferlendière. C'est le vrai homme de la terre, aimant ses champs, aimant ses bœufs, aimant surtout ses laboureurs et ses fermiers; il dirige tout, lui-même, d'après les derniers procédés modernes ; c'est un homme de son temps excellemment. C'est un lettré aussi ; il a fait des études classiques ; il lit : il est poète à ses heures ; il chante. C'est le terrien idéal, extraordinaire, combien sain, combien viril, combien capable de pensées fortes et de sentiments généreux. Si cet homme est rare, - pour ne pas dire introuvable, - n'est-ce pas un peu notre faute? Pourquoi le riche propriétaire foncier, cultivé, mais n'ayant aucun goût pour la bureaucratie, la médecine ou l'industrie, ne se ferait-il pas paysan sur ses terres? Il aurait son clan de travailleurs ; il s'occuperait de la haute direction de la ferme ; il serait un peu le bon, le loyal, le social seigneur féodal contemporain, à la façon de Jacques de la Ferlendière.

Je sais bien que ceci est un rêve irréalisable, une utopie. Mais au moins que l'homme de la terre - sans se détacher de la terre, - profite, autant que faire se peut, des moyens de culture intellectuelle qui sont à sa portée ; qu'il s'instruise. Quand cela sera, nous aurons un peuple d'un niveau supérieur; car la terre a sur celui qui la travaille, qui l'ensemence une influence bienfaisante ; et sur nous tous aussi, car pour tous elle est la Grande Amie.

La Grande Amie? En somme elle est notre parente, puisque Adam eu fut tiré. Dieu a formé le corps d'Adam

de l'humus, de la terre meuble, de la terre rouge, et féconde (Adamah) dans laquelle croît le blé en Palestine. Cette terre qu'on laboure, qui produit les céréales, les herbes et les arbres est donc un peu notre nièce ; ce serait un motif de l'aimer, - assez faible, je l'avoue, la parenté étant bien reculée dans les âges.

Mais elle a fait plus. Elle a fait un peu de notre tempérament par la race et par le milieu. Elle a fait la race : elle a influencé sur nos antiques grands pères par le climat, par l'alimentation, par le genre de vie ; elle a formé lentement dans les hommes de la même contrée un certain caractère qui s'est perpétué par l'hérédité, et qui est la race ; elle a influencé directement sur nous par le milieu dans lequel nous sommes nés et où nous vivons. Elle est la Grande Amie à qui nous devons un peu d'être ce que nous sommes.

Tout le long de la vie elle se montre la Bonne et Grande Amie.

Tout petits, nous jouons avec elle. Oh ! jouer avec la terre et se salir ! Oh ! patauger dans la boue, dans « cette belle boue, » comme disait avec un soupir d'envie Napoléon II empêché par sa grandeur de prendre part à ce jeu de gamins ! Nul jouet ne vaut celui-là. Les chevaux, les poupées, les ménageries, les cerceaux se brisent ou dégoûtent. On n'est jamais fatigué de s'amuser avec la terre, de se traîner sur elle.

Vient la jeunesse, l'âge où éclot l'intelligence désireuse de connaître et d'apprendre, où les yeux s'ouvrent, étonnés sur le monde. Pourtant nous ne la regardons guère et nous ne l'admirons pas, elle, qui est

si merveilleuse. Mais est-ce que nous regardons curieusement nos parents? Comme eux, elle nous est si coutumière, si familière, cette terre natale, que tous les contours, que tous les détails en sont imprimés dans la rétine de notre œil comme sur une plaque photographique ; rien en elle n'étonne : elle nous est trop habituelle. A peine, aux jours de l'été, nous parcourons d'un regard circulaire la splendeur des foins mûris, l'opulence des seigles drus, la majesté des bois sombres, sous le firmament laiteux de juin, et nous disons banalement : « Qu'il fait bon, aujourd'hui ! » Mais si l'on vient à s'en aller, comme le souvenir et l'imagination travaillent; comme le mal étrange du *Heimweh* fait vite dépérir ! Lorsque l'on revient, comme tout prend un aspect neuf, intéressant, admirable !

Et puis, nous en vivons tous, de cette terre.

Et puis, elle nous fait du bien. Le travail sous le grand ciel et le grand soleil du bon Dieu est éminemment sain pour le corps et pour l'âme. La Terre engendre des hommes de race forte et dure. Les Romains le savaient, eux, qui, deux fois, dans un péril imminent allèrent offrir la dictature suprême à un paysan, Cincinnatus.

Et puis elle est « sociale. » Bossuet a, dans sa Politique, une belle page là-dessus : « La société humaine, dit-il, demande qu'on aime la terre où l'on habite ensemble ; on la regarde comme une mère et une nourrice commune ; on s'y attache, et cela unit. C'est ce que les Latins appellent *charitas patrii soli*, l'amour de la patrie, et ils la regardent comme un lien entre les hommes. Les hommes, en effet, se sentent liés par quelque

chose de fort, lorsqu'ils songent que la même terre qui les a portés et nourris, étant « vivants, les recevra en son sein, quand ils seront morts »....

Et, parce que la terre doit recevoir notre cadavre bientôt, elle nous rappelle, - elle devrait nous rappeler, - à chaque minute de notre vie, que nous allons mourir, comme meurt toute chose sur terre ; que nous ne devons point nous y attacher par conséquent de façon déréglée ; que nous devons nous hâter de faire notre devoir intégralement ; qu'à tout moment nous devons être prêts à descendre dans la fosse. Par ses graves avertissements, la Terre est encore la Grande Amie.

Enfin nous mourrons ; nous redeviendrons un peu de cette terre de laquelle nous avons été tirés, de la simple terre, une terre meuble, productive, bonne à cultiver. Tout notre sol est pétri de morts déjà ; pendant des milliers d'années, il a reçu nos ancêtres ; il reçoit nos contemporains et se les incorpore ; il nous recevra à notre tour. La Terre nous gardera, - elle, la Grande Amie, elle, la bonne gardienne commise à cet office, - soigneusement, jusqu'à la Résurrection de la Chair.

De cette Résurrection de la Chair elle nous parle aussi. Elle nous dit que, si nous avons bien maté, élevé, surnaturalisé notre pauvre corps, celui-ci aura part au bonheur stable, au repos définitif après lesquels il clame tant ; elle nous dit quelle sera la joie ineffable de Dieu possédé pour la suite des siècles. Ainsi la Terre nous fait monter plus haut qu'elle, elle nous inspire, autant qu'elle le peut, le dégoût de la matière ; elle est encore et toujours la Grande Amie.

Certes, tout cela n'est pas dans la Grande Amie de Pierre l'Ermite ; mais il y a d'autres choses, que je n'ai pas mises ici, parce que, dans le livre, c'est très bien dit, et qu'on peut les y lire.

ALFRED NELLO